

Collection : Entretiens

Fergane Azihari : islam ou islamisme ?

20.04.2025

Florence Bergeaud-Blackler

© Centre Européen de Recherche et d'Information sur le Frérisme <https://cerif.eu>

Table des matières

1. Présentation	1
2. Dialogue	1

Le site du Centre Européen de Recherche et d'Information sur le Frérisme est accessible ici <https://cerif.eu>

Toutes les vidéos du CERIF sont disponibles sur <https://www.youtube.com/@PodcastCERIF> *Egalement disponibles en audio sur Spotify, Deezer, Ausha, Amazon etc.* La vidéo transcrite est accessible ici : https://youtu.be/xlNJIIsREjlg?si=yyb6_69HXPWIZTHy_

1. Présentation

Je recevais Fergane Azihari essayiste et chroniqueur, auteur de plusieurs passionnants articles sur le poscoloniaslisme et l'islam. Fergane Azihari, né le 16 octobre 1993, est un essayiste et analyste en politiques publiques français. Issu d'une famille d'origine comorienne et de culture musulmane, il a suivi des études en droit et en sciences politiques.

Il est actuellement délégué général de l'Académie libre des sciences humaines (ALSH) et membre de la Société d'économie politique . Il a également collaboré avec des think tanks tels que l'Institut de recherches économiques et fiscales (IREF) et l'Institut économique Molinari.

Fergane est régulièrement invité dans les médias français, notamment sur Europe 1, BFM TV, et publie dans des journaux comme Le Figaro, Le Point, Marianne, Atlantico et Contrepoints.

2. Dialogue

Florence Bergeaud-Blackler: Aujourd'hui, j'ai le grand plaisir de recevoir Fergane Azihari qui est essayiste, chroniqueur dans différents journaux et que je reçois aujourd'hui pour parler bien sûr d'islam et d'islamisme. Alors Fergane Azihari, bonjour.

Fergane Azihari: Bonjour.

Florence Bergeaud-Blackler: Vous avez écrit plusieurs textes et vous avez pas mal communiqué sur cette question de l'islam, de l'islamisme, de l'athéisme et vous contestez, comme je le fais d'ailleurs, la lecture géopolitique de la violence islamiste. Selon les politistes en général, cette violence n'aurait rien ou peu à voir avec l'islam. La religion ne serait finalement qu'un alibi pour exprimer des frustrations nées des péchés de l'Occident commis contre le monde arabo-musulman. Il n'y aurait pas d'islamisme, mais un terrorisme motivé par des considérations socio-économiques. L'islam ne serait au fond qu'un alibi, selon cette lecture tiermondiste et néo-orientaliste qui, c'est à souligner, est celle de ceux qui ne lisent

même pas ce qu'ils prétendent défendre, puisque les islamistes affirment qu'ils font tout au nom de Dieu, et jamais ces chercheurs ne donnent aucun crédit à ce qu'ils s'égosient finalement à dire.

Or vous ne dites pas du tout cela. Les musulmans croient et agissent selon leur vision du monde, ce sont des acteurs et non des victimes, et vous fustigez ce néotiremondisme qui est à la base du wokisme et qui pour vous les infantilise. Est-ce que vous pouvez nous déplier tout ça ?

Fergane Azihari: Oui, merci beaucoup pour votre invitation. En effet, ce que vous avez rappelé, c'est-à-dire cette propension assez moderne à sous-estimer le rôle du facteur religieux dans les affaires du monde, est symptomatique d'une époque, finalement, qui ne prend plus au sérieux le fait religieux. Ce qui est assez nouveau, parce que quand on fait un peu d'histoire, on se rend compte que l'émergence des sociétés libérales est concomitante à la critique de ce que Spinoza appelait le théologico-politique. Il fut un temps où l'on prenait très au sérieux la question religieuse, et c'est précisément au nom et en réaction aux guerres de religion, à l'intolérance religieuse, que sont nées finalement les premières philosophies libérales. On ne comprend pas, par exemple, toutes les controverses au XVIIe, au XVIIIe siècle sur l'intolérance, le fanatisme, si on n'a pas en toile de fond, effectivement, cette question du religieux qui hantait vraiment toutes les controverses politiques européennes à l'époque.

Et pourtant, aujourd'hui, le fait religieux est soudainement relégué à une espèce d'épiphénomène. Et je pense qu'il faut y voir en effet l'influence de la vision marxiste de l'Histoire, qui a eu énormément d'écho chez les élites occidentales. Si je résume assez vulgairement et rapidement cette théorie marxiste, en gros, dans la théorie marxiste de l'Histoire, les religions, les croyances ne forment que la superstructure des sociétés. Et l'infrastructure, c'est-à-dire le véritable moteur de l'histoire, ce sont les conflits de classe, ce sont les rapports de force, ce sont les conditions matérielles d'existence. Et ce sont ces conditions matérielles d'existence qui vont déterminer ensuite les croyances, les normes et les valeurs qui sont donc celles des sociétés.

Le problème de cette vision de l'histoire, c'est qu'elle ne permet pas de rendre compte en effet de la diversité des réactions possibles face à une situation matérielle donnée. Prenons l'exemple de la colonisation. Le fait colonial n'a pas concerné seulement le monde musulman. Il se trouve que l'Occident a colonisé quasiment toute la planète et que toutes les régions du monde n'ont pas réagi de la même manière face aux défis de l'impérialisme occidental. Alors comment expliquer par exemple que face aux défis de l'impérialisme occidental, le Japon va réagir de telle manière, la Chine de telle manière, le Vietnam de telle manière, l'Afrique du Nord de telle manière, l'Afrique sud-saharienne de telle manière ?

Donc la diversité des réactions ne peut s'apprécier que si l'on prend en compte, en effet, les croyances internes aux sociétés. Et ce sont ces croyances, en effet, qu'il faut prendre au sérieux, ce que ne font plus aujourd'hui nos observateurs, parce qu'ils sont finalement, et paradoxalement, empêtrés dans une vision très euro-centrée de l'histoire, c'est-à-dire qu'on n'arrive pas à considérer le monde musulman tel qu'il est, et on persiste à envisager le monde musulman uniquement à travers sa relation exclusive avec l'Occident, quitte à retomber dans tous les travers finalement qui étaient dénoncés par les premières idéologies tiers-mondistes, l'eurocentrisme. C'est une vision très eurocentrée que de partir du principe que tout ce qui se passe dans le monde musulman est une réaction aux erreurs réelles ou supposées de l'Occident, sans prendre le temps d'analyser les dynamiques endogènes propres aux cultures musulmanes, parce que non, le monde musulman malheureusement n'a pas attendu l'arrivée de Bugeaud en Algérie ou l'arrivée de Bonaparte en Égypte pour être le terreau de toutes sortes de courants fondamentalistes, hostiles aux libertés, à l'égalité, au pluralisme, ce sont des courants qui sont là depuis le début du monde des musulmans, depuis sa naissance.

Florence Bergeaud-Blackler: Cette hostilité est quand même nourrie par la rencontre avec l'altérité. Effectivement, il y a quand même un aspect réactif à... à ce qu'on appelait le revivalisme, par exemple, islamique courant du 19e siècle, début du 20e siècle, le monde musulman, qui ne se pense pas que comme un espace culturel, mais comme une civilisation, se trouve dans une difficulté qu'il attribue à sa propre faiblesse, mais aussi à la domination occidentale. C'est vrai aussi.

Fergane Azihari: C'est vrai, mais je pense que le monde musulman n'a pas attendu le XIXe siècle pour manifester une hostilité vis-à-vis de l'altérité. Malheureusement, quand on examine l'histoire du monde musulman, on se rend compte, quoiqu'en disent les partisans de la prétendue tolérance islamique médiévale, que cette hostilité à l'altérité est ancrée dès le début de l'islam. Il faut se souvenir qu'au VIIe siècle commencent les conquêtes arabes, les musulmans vont envahir toutes sortes de régions, vont détruire la Perse sassanide, vont s'emparer de la Mésopotamie, vont dérober à l'Empire romain d'Orient la Syrie, la Palestine, l'Égypte, vont s'étendre en Afrique du Nord, détruire l'Espagne wisigothique, et on se rend compte que les musulmans vont entretenir un problème avec l'altérité dès le début.

Par exemple, il est de notoriété publique que les musulmans vont manifester un désintérêt assez spectaculaire pour toutes les cultures qu'ils vont rencontrer, de sorte que les musulmans ne vont jamais ressentir le besoin, par exemple, d'apprendre le grec dans les provinces hellénophones qu'ils vont envahir, qui n'ont jamais senti le besoin d'apprendre le latin dans les pays où le latin circule,

qui n'ont jamais ressenti le besoin d'apprendre le syriaque dans les pays où le syriaque est implanté. Donc on a quand même un rapport à l'altérité qui est très conflictuel dès le début.

Florence Bergeaud-Blackler: Et très arabocentré aussi.

Fergane Azihari: Et très très arabocentré.

Florence Bergeaud-Blackler: En raison d'ailleurs de la langue du Coran.

Fergane Azihari: Tout à fait. Il faut quand même se rendre compte que jusqu'au XVIIIe siècle, par exemple, les musulmans ne vont pas ressentir le besoin d'apprendre ne serait-ce qu'une langue occidentale. On ne recense pas un savant musulman jusqu'au XVIIIe siècle qui ait tenté d'apprendre une langue occidentale alors même que le monde musulman va se frotter à l'Occident constamment. Et on peut comparer, en effet, cette attitude à celle, par exemple, de l'Europe chrétienne, qui va, elle, développer toute une tradition orientaliste, qui sera critiquée notamment par Edward Saïd et toute cette bande-là. Mais cette tradition orientaliste qui puise ses origines dans l'Europe médiévale, on va recenser, dès le Moyen Âge, des lettrés européens, par exemple, qui vont apprendre l'arabe. Cette tradition orientaliste n'aura jamais son pendant en terre d'islam. Et ceci alors même que les musulmans, je le redis, ont envahi des pays qui étaient majoritairement de culture chrétienne et que l'empire ottoman par exemple va rester en Europe jusqu'au XXe siècle.

Donc ce rapport à l'altérité qui est assez fermé, moi je l'explique en effet par une forme de sectarisme que l'islam entretient, une espèce de mépris pour les cultures infidèles, qui d'ailleurs correspond aussi, ressemble aussi au mépris que les musulmans ont manifesté pour les cultures préislamiques. Il est assez désolant de constater à quel point, par exemple, les musulmans sont sous-représentés parmi les spécialistes des mondes anciens et préislamiques, parce que vous avez toute une propagande musulmane, effectivement, qui dépeint le monde préislamique comme étant un monde d'obscurité, de barbarie, d'ignorance. Et donc quand vous prenez aujourd'hui les spécialistes des mondes anciens, des mondes hellénistiques, des mondes perses, ces spécialistes sont majoritairement occidentaux, en tout cas ne sont pas souvent musulmans. Donc oui, vous avez effectivement un rapport à l'altérité qui est très fermé dans le monde musulman et qui a même fini par être épinglé par quelqu'un comme Edouard Saïd, qui n'est pas le plus islamophobe, mais qui a lui aussi fini par remarquer qu'en effet, il y a ce rapport étrange, très fermé à la culture de l'autre, qui, à mon avis, est à l'origine de beaucoup de maux aujourd'hui.

Florence Bergeaud-Blackler: Alors c'est un aspect qu'on connaît peu d'Edouard Saïd, que je n'avais pas remarqué moi-même, puisqu'on le connaît plutôt comme

quelqu'un qui a pointé la domination occidentale sur l'Orient, la création ou l'invention de l'Oriental. Et cet orientalisme a ensuite été repris par les néo-orientalistes dont je parlais au début. Alors à quoi peut-on attribuer cette incapacité de penser l'altérité dans une religion qui pourtant dit « il n'y a pas de contraintes en religion » et qui donne un espace à ce qu'ils appellent les dhimmis, c'est-à-dire les juifs, les chrétiens et d'autres groupes qui ont un statut particulier, qui peuvent rester ce qu'ils sont ? Alors évidemment, ce qu'ils sont dans le cadre de l'islam, ce qui fait qu'ils ne peuvent évidemment pas s'auto-déterminer. Donc ce rapport à l'altérité, pour vous, est problématique, et ce, nous, dès les origines de l'islam.

Pourtant, on trouve quand même au fil du temps des syncrétismes, c'est-à-dire des formes religieuses, islamiques, qui se sont quand même adaptées aux cultures locales. Ce qu'on a vu se développer à partir des années 70, et je parle bien sûr de l'Iran mais partout dans le monde ensuite, avec cette vague de l'islamisme, ça a justement montré qu'il y avait un contraste entre cet islam puriste, littéraliste, dogmatique, et finalement des formes d'islam qui s'étaient intégrées au terreau social et culturel. Et c'était ça qu'on espérait d'ailleurs quand les musulmans sont arrivés en Europe, on espérait que l'Islam soit, ou en tout cas que l'Europe, on disait à l'époque, soit une chance pour l'Islam.

Fergane Azihari: C'est vrai que la lecture littéraliste, fondamentaliste de l'islam n'est pas celle qui a toujours prévalu en tout temps et en tout lieu, donc là-dessus il faut en effet ne pas faire des musulmans une espèce de bloc monolithique qui serait figé. Je crains toutefois que ces moments de dilution de l'islam ne se font pas sans dissonance cognitive. Et moi c'est ma crainte et c'est en effet ce qui me pousse à être sceptique quant à l'éventualité d'une réforme de l'islam, qui est un serpent de mer maintenant depuis au moins deux siècles. Tout comme, en effet, je suis sceptique quant à la distinction qu'on introduit régulièrement en Occident entre l'islam et l'islamisme.

Pourquoi mon scepticisme ? D'une part en raison de considérations historiques, alors juste pour comprendre d'où vient cette distinction islam-islamisme. Il faut déjà se souvenir qu'au XIXe siècle, quand on parle d'islam et d'islamisme, ce sont deux termes qu'on utilise de manière complètement interchangeable pour désigner la religion musulmane en tant que telle, ou la religion Mahométane, c'était aussi un autre terme qui était utilisé. Quand, par exemple, Ernest Renan intitule sa conférence à la Sorbonne « L'islamisme et la science » en 1883, il parle de l'islamisme comme on emploierait aujourd'hui le terme de bouddhisme ou de judaïsme pour désigner la religion musulmane.

Florence Bergeaud-Blackler: Donc, quelque chose de très différent de ce qu'on entend aujourd'hui.

Fergane Azihari: Exactement.

Florence Bergeaud-Blackler: D'accord.

Fergane Azihari: Donc, à l'époque, c'est utilisé de manière complètement interchangeable. Et à l'époque aussi, quand on parle de l'islam ou de l'islamisme, il est entendu que l'islam n'est pas seulement une foi, mais est aussi une législation. Et d'ailleurs, vous avez toute une littérature qui, dès le XVIIIe siècle, va exalter la figure du Mahomet législateur. Je pense, par exemple, à des personnages comme le comte de Boulainvilliers ou l'orientaliste George Sale qui vont exalter la figure du Mahomet réformateur, législateur, politicien, ce qui montre là aussi que les Lumières et cet orientalisme ne constituent pas un bloc monolithique.

Florence Bergeaud-Blackler: Juste petite parenthèse, pourquoi l'exalter-t-il ?

Fergane Azihari: Parce qu'il y a cette tendance dans les Lumières, d'une part, une espèce de recherche à l'exotisme qui est très présent, un intérêt porté pour toutes les cultures du globe.

Florence Bergeaud-Blackler: Et d'une part... Là, il soulève la question de la loi.

Fergane Azihari: Oui, tout à fait. Mais l'exaltation de l'Islam est aussi une manière, chez certains auteurs, de critiquer discrètement l'Église catholique. C'est notamment très présent dans le cas de Voltaire et sa pièce de théâtre « Mahomet ou Le fanatisme ». On a accusé cette pièce de théâtre d'être une espèce de pamphlet islamophobe, alors qu'en fait c'était une attaque dirigée contre l'Église qui a valu à cette pièce d'être interdite en France.

Donc on se souvient qu'à partir du XXe siècle, de la deuxième moitié du XXe siècle, qu'on va introduire une distinction entre l'islam et l'islamisme, c'est-à-dire qu'on va utiliser ces termes pour désigner deux réalités prétendument distinctes, avec d'un côté l'islam qui est réputé être une foi strictement privée, et l'islamisme qui sert à désigner une pratique, on va dire, particulièrement agressive, ostentatoire de l'islam et qui ne serait pas dépourvue d'ambition politique. Et de manière assez intéressante, cet usage nouveau du terme islamisme, islamiste, est concomitant à l'arrivée de nombreux immigrés en Europe d'origine musulmane. Donc moi je décèle en effet dans cet usage une volonté alors tout à fait noble de ne pas stigmatiser évidemment les communautés musulmanes implantées en Europe. Il y a aussi une manière de se rassurer en se disant finalement que tous les phénomènes déplaisants que l'on recense en Iran, en Afghanistan, dans le sous-continent indien, les djihads islamiques nord-africains aussi, ne rencontreraient aucun écho dans la population musulmane européenne.

Le problème de cette distinction, c'est que d'une part, effectivement, elle a un caractère assez artificiel. Cette distinction islam-islamiste est une construction sémantique occidentale qui n'a pas vraiment d'ailleurs son équivalent dans la

langue arabe, ce qui n'est pas sans poser de soucis diplomatiques, d'ailleurs, parce que chaque fois que les sociétés arabes entendent des politiciens européens dire qu'ils vont lutter contre l'islamisme, ces sociétés entendent qu'on va lutter contre l'islam. Et ça a été quelque chose qui a été reproché, notamment à Emmanuel Macron, après son discours des Mureaux. Chaque fois que M. Macron parlait de lutter contre le séparatisme islamiste dans le monde arabe ou musulman, on entendait qu'il veut lutter contre l'islam.

Florence Bergeaud-Blackler: En fait, ils avaient envie aussi peut-être d'entendre ça.

Fergane Azihari: Ils avaient peut-être envie d'entendre ça, mais le fait en tout cas que ce soit perçu comme tel montre aussi ces difficultés sur le plan sémantique. Je me souviens par exemple d'un entretien de Gilles Kepel sur une radio du service public où il déplorait qu'on ne faisait pas suffisamment l'effort de traduction pour faire passer effectivement ce message au monde arabe, ce qui montre là encore qu'il y a une vraie difficulté technique en effet à distinguer deux réalités qui, dans la tête de la plupart des habitants du monde arabo-musulman, sont plutôt confondues.

Deuxième raison pour laquelle, effectivement, cette distinction me rend un peu sceptique, c'est que, d'une part, on brouille la perception du phénomène qui nous assiege. Et on entretient en effet l'illusion que l'islam serait une religion anodine, ce qu'elle n'est pas.

Florence Bergeaud-Blackler: Y a aussi... Anodine, excusez-moi sur le terme anodin. Une religion anodine, qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

Fergane Azihari: Une religion, tout à fait, qui n'entretiendrait aucune relation compliquée avec les principes des démocraties libérales. On sait très bien que c'est faux, que l'islam entretient quelques conflits et de nombreux conflits avec le principe de liberté individuelle, d'égalité, de pluralisme.

Florence Bergeaud-Blackler: Peut-être parce que ce n'est pas une religion comme les autres ?

Fergane Azihari: Parce que ce n'est pas une religion comme les autres, aucune religion n'est tout à fait identique, chaque religion est singulière. C'est pourquoi il est vain de parler des religions plurielles et de les mettre...

Florence Bergeaud-Blackler: Dans le même sac. Ce que je voulais dire, ce n'est pas une religion comme les autres qu'on connaît. C'est-à-dire qu'on a... C'est ce que dit Rémi Brague. On croit souvent que l'islam, c'est la religion, c'est le christianisme des Arabes.

Fergane Azihari: Oui, c'est tout à fait vrai. C'est-à-dire qu'on est tenté, en effet, de voir l'islam avec nos propres lunettes chrétiennes, en occultant le fait que ce sont des religions qui sont nées dans des contextes anthropologiques complètement différents, et comme ces religions sont nées dans des contextes anthropologiques différents, elles ne sont pas porteuses des mêmes normes et des mêmes valeurs sociales, pour le meilleur et pour le pire. Le christianisme, à la base, c'est une secte dissidente du judaïsme, mais un judaïsme inséré dans un empire romain qui est lui-même très hellénisé. Et donc ce n'est pas un hasard si les évangiles ont été rédigés en grec en premier lieu, ce n'est pas un hasard si on recense, dès les débuts du christianisme, une intense littérature antichrétienne qui va reprocher aux chrétiens d'avoir plagié un certain nombre d'éléments de la culture hellénistique de l'époque.

Florence Bergeaud-Blackler: Donc pour venir à ce qu'on disait, la distinction islam-islamisme, ça serait aussi le fait de ne pas vouloir voir la spécificité de cette religion.

Fergane Azihari: Tout à fait. Et c'est aussi une manière, je crois, terrible d'infantiliser les musulmans. Et moi, c'est quelque chose auquel je tiens beaucoup. C'est-à-dire qu'on veut absolument cajoler les musulmans dans la superstition en leur parlant comme des enfants, alors qu'il conviendrait, selon moi, de leur parler comme des adultes et de leur dire la vérité, c'est-à-dire de traiter les musulmans comme des adultes capables d'entendre des vérités tout à fait raisonnables, et donc de ne pas les cajoler dans des contes de fées comme moi je parlerais à mon gosse de 3 ans du Père Noël. Et je trouve qu'il y a une espèce de condescendance aussi, et en cela je ne suis pas tout à fait totalement réfractaire à certains aspects de la littérature postcoloniale. Cette propension très occidentale, effectivement, à infantiliser le non-Occidental. Je pense qu'il y a beaucoup de vrai aussi dans cette objection qui est régulièrement formulée par tous ces courants tiers-mondistes. Et en effet, cette espèce de complaisance, d'indulgence à l'égard des...

Florence Bergeaud-Blackler: Des inférieurs ?

Fergane Azihari: Des êtres inférieurs, en tout cas inférieurs entre guillemets. Oui, évidemment. Que l'on ne juge pas capable finalement d'exercer le même esprit voltairien qui fut le nôtre contre le catholicisme, toute proportion gardée parce que je ne pense pas non plus qu'on puisse renvoyer toutes les religions dos à dos. Donc je pense que si on veut vraiment respecter les musulmans, il faut commencer par respecter leur intelligence et leur dire les choses franchement et honnêtement.

Florence Bergeaud-Blackler: Ça veut dire quoi ? Et les prendre au sérieux.

Fergane Azihari: Et les prendre au sérieux et leur parler, encore une fois j'insiste là-dessus, comme des adultes. Leur parler comme des adultes, ça veut dire déjà leur dire la chose suivante. Demandez-vous pourquoi vous êtes en Europe. Demandez-vous pourquoi ce sont dans les pays non musulmans que les musulmans ont le plus de droits et de libertés. Demandez-vous pourquoi ce sont dans les pays non musulmans que la condition des musulmans est la moins désagréable. Première chose, le jour où vous vous poserez cette question-là, je pense qu'on aura fait déjà un grand pas. Donc si vous êtes en Europe, ce n'est pas pour rien. Si vous êtes en Europe, ce n'est pas à cause de la colonisation et toutes ces bêtises, parce que le monde musulman avant la colonisation européenne n'était pas un Eldorado droit-de-l'hommiste, qu'on se le dise.

Florence Bergeaud-Blackler: Mais pour en revenir à la distinction islam-islamisme, moi je vois une contradiction en fait dans ce que vous dites. C'est-à-dire que vous dites à la fois que l'islam ne peut pas évoluer, finalement il n'a jamais évolué, qu'il a toujours été comme il était, qu'il n'y a pas de possibilité justement de le défaire de sa charia et des éléments qui ne sont pas compatibles avec nos sociétés. Et après vous dites, on ne les prend pas assez au sérieux, on ne les croit pas capables d'évoluer. Mais alors, l'islam peut-il se réformer, oui ou non ?

Fergane Azihari: Moi, je pense que l'islam ne peut pas se réformer, mais que les musulmans, en revanche, ne sont pas attachés, ne sont pas, comment dire, destinés à être dans l'islam. C'est-à-dire qu'on peut tout à fait se séparer de la religion.

Florence Bergeaud-Blackler: Oui, alors soit dedans, soit dehors. Ça veut dire qu'on ne peut pas être musulman, croyant, pratiquant, laïc ?

Fergane Azihari: Disons que c'est possible. Évidemment, moi, je suis issu d'une famille de culture musulmane, donc je peux tout à fait témoigner du fait qu'il y a dans ma famille des gens qui sont tout à fait à l'aise avec les principes des sociétés libérales et laïques. Je dis simplement que cette attitude n'est pas exempte de contradictions et ne se fait pas sans dissonance cognitive.

Florence Bergeaud-Blackler: Certes, mais toute adaptation nécessite à un moment donné une dissonance cognitive.

Fergane Azihari: Oui, mais elles sont plus ou moins graves. C'est peut-être plus ou moins grande. C'est-à-dire qu'on connaît tous, par exemple, des écolos qui prennent l'avion trois fois par jour. C'est une dissonance cognitive qui existe. On connaît tous des libéraux qui vivent du brisement de l'État. Mais quand vous avez un conflit entre des normes d'inspiration humaine plutôt libérale et des normes prétendument divines qui sont, elles, complètement despotiques, ça crée une dissonance cognitive, ça crée un tiraillement, ça crée aussi des chocs très violents

dans la société. Et ces chocs sont ceux que connaissent les sociétés arabo-musulmanes depuis deux siècles.

Florence Bergeaud-Blackler: Et les sociétés européennes aussi, les minorités musulmanes.

Fergane Azihari: Avec d'un côté cette espèce de fascination à la fois pour la modernité occidentale et en même temps un attachement un peu chauvin et puéril à des traditions complètement dépassées et sans aucune valeur ajoutée. Et ça crée effectivement une violence, une violence je crois dont on peut faire l'économie en expliquant tout simplement que l'islam n'est pas nécessaire pour être un être humain épanoui, accompli.

Florence Bergeaud-Blackler: Vous en êtes l'illustration, l'incarnation.

Fergane Azihari: La post-Asie ça existe, être islam ce n'est pas une fatalité biologique, il n'y a pas de gène musulman, il n'y a pas de gène coranique, il n'y a pas de gène mahoméтан. Personne ne naît avec l'obligation de croire en la prophétie d'un bédouin illettré du 7ème siècle qui pratique l'esclavage sexuel tout en se croyant mandaté par un être invisible pour répandre son message sur Terre. On ne naît pas avec l'obligation d'adhérer à une telle superstition. Les musulmans sont devenus musulmans par un accident de l'histoire. Les Arabes n'ont pas toujours été musulmans. Ils ont été païens, ils ont été juifs, ils ont été mazdéens, ils ont été chrétiens. L'Arabie était elle-même très christianisée avant l'arrivée de l'islam. Les Arabes ont côtoyé la civilisation romaine et hellénistique. Les Arabes ont donné des empereurs et des impératrices à Rome. Il existe encore aujourd'hui des Arabes chrétiens, athées, et ça ne les rend pas moins dignes pour autant.

Donc cette idée que l'islamité serait indispensable à la dignité humaine, qui est une idée qui est très ancrée dans le monde musulman où effectivement on vous apprend que hors de l'islam point de salut. Je pense que c'est cette idée-là qu'il faut mettre en pièce en disant aux gens : vous avez le choix. Vous avez le choix, vous n'êtes pas enfermés, enchaînés dans vos traditions prétendument ancestrales qui n'ont pas toujours été ancestrales. Parce qu'encore une fois, le monde musulman n'a pas toujours été musulman. Et à bien des égards, on peut dire aussi que l'islam a arraché l'Afrique du Nord, l'Orient, l'Anatolie, la Mésopotamie à des civilisations qui étaient autrement plus raffinées. Et je pense que ce n'était pas pour rien, si vous voulez, que les propagandistes de l'islam entretiennent à ce point le silence sur le passé préislamique. C'est-à-dire que je crois beaucoup en la force de l'histoire et en la force de la mémoire. Cette possibilité, cette nécessité de ressusciter une mémoire pré-islamique qui ferait comprendre aujourd'hui au peuple d'Orient que l'arrivée de Mahomet et de ses sbires a été effectivement une catastrophe, une tragédie, et est quelque part, constitue le péché originel, est à l'origine donc pas de tous leurs maux, mais en tout cas d'une grande partie de

ces derniers. Et je pense que le monde musulman, et que le monde tout court, sera sauvé, seront sauvés, le jour où les musulmans se demanderont sur un ton nostalgique ce que serait leur existence aujourd'hui si Mahomet avait échoué et n'avait jamais quitté sa grotte.

Florence Bergeaud-Blackler: Alors les laïcs d'origine chrétienne qui sont sortis de la religion peuvent entendre ça concernant leur religion sans aucun problème. Mais quand il s'agit des musulmans, ils ont des doutes. Ils se demandent si ce n'est pas une parole islamophobe. Qu'est-ce que vous leur répondez ?

Fergane Azihari: D'une part, l'islamophobie, c'est-à-dire la psychiatrisation du rejet de l'islam, je ne suis pas certain que ce soit une bonne manière d'aborder les choses. On peut tout à fait critiquer les religions quelles qu'elles soient, on a le droit de ne pas aimer le christianisme, on a le droit de ne pas aimer l'athéisme, le judaïsme, l'islam... Quand bien même la parole critique de l'islam manifesterait une forme de rejet de cette religion, ce n'est pas grave, ce n'est pas un mal. Je dis ça en rappelant qu'être hostile à l'islam, Quand une fois ce n'est pas être hostile au croyant dans la mesure où, c'est Ernest Renan qui le disait, affranchir le musulman de sa religion, c'est probablement le meilleur service qu'on puisse lui rendre.

Donc c'est au contraire, en partant du principe que les musulmans sont les premières victimes de leur superstition, qu'on fait le constat que l'islam est une religion indésirable. Et ce n'est pas du tout détester les peuples musulmans, les peuples d'Orient, les peuples du Maghreb, que de jeter un regard critique sur cette religion. C'est au contraire un moyen de leur dire : mais vous méritez mieux. Vous méritez mieux et cette religion, cette superstition ne vous mérite pas. Donc je pense qu'il faut en effet apprendre à faire cette distinction entre d'un côté l'islamité et l'identité nationale des peuples qui aujourd'hui se revendiquent de l'islam. C'est très compliqué parce que, en effet, toute la propagande islamiste a réussi à convaincre les Arabes, les Turcs, les Persans que l'islam serait une composante essentielle de leur identité personnelle et collective. Mais là encore, il faut rappeler que les mondes arabes, les mondes turcs, les mondes persans précèdent l'avènement de l'islam.

Florence Bergeaud-Blackler: Mais ma question, elle portait plutôt sur les ex-chrétiens. Comment se fait-il que les ex-chrétiens continuent à considérer que c'est une atteinte à la religion des musulmans que de justement remettre en question cette religion génétique pour les autres ? Pour eux, ils sont passés par là. Ce que je veux dire très concrètement, c'est que On a une majorité de Français qui sont sortis du catholicisme et ils ont tendance à considérer que ceux qui sortent de l'islam sont des gens d'extrême droite, islamophobes, etc. Oui, les apostats.

Fergane Azihari: Sont en effet perçus comme des traîtres à leur peuple. Je pense qu'il y a plusieurs explications à ça. Il y a une forme de condescendance qu'on a déjà évoquée. C'est-à-dire cette, encore une fois, je pense que...

Florence Bergeaud-Blackler: Là, les post-coloniaux n'ont pas tort sur cette question-là.

Fergane Azihari: Oui, les post-coloniaux n'ont pas tort, c'est-à-dire qu'il y a une forme effectivement de condescendance teintée de rousseauisme, l'idée que le bon sauvage... Enfin, l'idée qu'on fasse...

Florence Bergeaud-Blackler: Ou l'authentique aussi. Il y a une fascination pour ce qui est authentique.

Fergane Azihari: Cette idée que l'islam serait l'identité authentique des peuples aujourd'hui plongés dans cette superstition, c'est-à-dire que l'idée que l'arabe véridable, l'arabe authentique serait l'arabe musulman et qu'un arabe laïque, athée, anticlérical ou je ne sais quoi serait quelque part une trahison, enfin trahirait son identité. Moi j'appelle ça le syndrome Pierre Loti, du nom effectivement de cet écrivain, de ce romancier qui a développé l'exotisme en idéalisant tous les aspects prémodernes des cultures non occidentales. Je pense notamment à son livre sur le Maroc, où il visite le Maroc et il se dit, ah c'est génial ce pays le Maroc, ce pays où il n'y a pas de presse, il n'y a pas de parlement, il n'y a pas de chemin de fer, ce pays resté authentique. N'est-ce pas ? Alors certes, on coupe quelques têtes de temps en temps, mais enfin, ça fait partie du charme local.

Cette idée, finalement, que la civilisation moderne serait quelque chose qui appartiendrait aux Blancs, à l'Européen, mais que les Arabes là-bas, là, ces gens là-bas, sont faits pour autre chose. C'est-à-dire que les normes bourgeoises occidentales sont exclusives à l'Occident, appartiennent exclusivement à l'Occident, mais les Arabes, les Turcs, les Persans, eux, pour je ne sais quelle raison, sont faits pour autre chose, sont faits pour rester dans le régime théocratique, sont faits pour rester dans l'avilissement, sont faits pour révéler toutes sortes d'esprits un peu bizarres, et sont faits pour toutes ces choses ésotériques qui ne nous conviennent pas, nous, occidentaux, parce que nous, nous sommes un petit peu au-dessus de tout ça. Donc ça, c'est ce que j'appelle effectivement le syndrome Pierre Loti, qui est un syndrome qui est ravageur, qui, en effet, conduit les descendants de l'immigration arabo-musulmane à être catalogués à l'extrême droite dès lors qu'ils ont un esprit un peu voltairien. Ça se voit beaucoup dans la manière dont on traite Kamel Daoud ou Boualem Sansal, par exemple. Je rappelle quand même que ce sont deux écrivains d'origine donc maghrébine et qui sont athées, qui professent un athéisme militant et on ne leur pardonne pas. C'est-à-dire que si Kamel Daoud arrivait avec son petit turban, avec un coran à la main, il serait sans doute très, très bien reçu dans toutes sortes de milieux. Mais dès lors, en effet,

qu'il brandit Voltaire, qu'il brandit Spinoza, la langue française, on le considère comme un traître à son pays parce qu'effectivement, il est réputé trahir l'identité, entre guillemets, authentique, mais ce brevet d'authenticité étant déterminé de manière complètement arbitraire.

Florence Bergeaud-Blackler: Ça s'applique à vous. Comment avez-vous fait, vous, pour vous émanciper de cette tutelle-là, et des deux côtés, du côté musulman comme du côté non-musulman ?

Fergane Azihari: Mon parcours est un peu atypique. D'une part, je pense que j'ai eu la chance d'être né dans une famille qui n'était pas du tout rigoriste. Mes parents sont originaires des Comores, qui ont subi l'influence française. Et bon, mon grand-père était cadî, donc il était juge. Et en fait, à l'époque, le colonisateur a en effet fonctionnarisé le personnel musulman pour essayer de diluer un petit peu le discours islamique, essayer de le franciser.

Florence Bergeaud-Blackler: Et le contrôler aussi.

Fergane Azihari: Et le contrôler. Donc je pense que ça a contribué aussi à façonner le milieu dans lequel j'ai grandi. Moi, mon éloignement, la distance que j'ai prise, on s'explique plutôt par des considérations sociologiques, c'est-à-dire que les milieux que je fréquentais font que je n'étais pas biberonné non plus, je n'étais pas immergé dans la religion du matin au soir. Et puis il y a un moment où, à mes 18 ans, je me suis dit en fait, tout ça n'a pas vraiment beaucoup de sens et le divorce s'est fait plutôt à l'amiable à la base. Simplement, effectivement, moi je m'appartiens aussi à une tradition libérale et quand vous appartenez à une tradition libérale, vous en venez à un moment effectivement à constater une espèce de conflictualité entre les principes auxquels vous êtes attachés et le fonctionnement des sociétés musulmanes aujourd'hui. Et de fil en aiguille, en faisant vos recherches, vous vous rendez compte que les maux que vous constatez dans le pays de vos parents et dans le monde musulman ne sont pas des maux qui sont accidentels, mais sont des maux qui sont tout à fait logiques au regard effectivement de la nature et du message que porte la religion musulmane.

Donc partant de là, en effet, j'ai pris mes distances et faisant partie de ceux qui ne s'accommodent pas de l'état du monde musulman, je mets aujourd'hui un point d'honneur à souligner, effectivement, la nécessité pour ce monde-là de s'affranchir et de se débarrasser totalement de cette superstition. Alors je sais que ça paraît complètement irréaliste et surréaliste pour beaucoup de gens qui me disent « mais en fait, t'y crois pas ». Alors je ne dis pas que ça se fera du jour au lendemain. Ça prendra peut-être plusieurs siècles. Mais tenons un discours de vérité, ne soyons pas dans cette condescendance, parions sur l'intelligence des gens, et tentons d'exposer en effet les musulmans à un discours non pas radical, parce qu'en soi, dire que l'islam est une superstition qui ne repose sur rien, ce n'est

pas vraiment un discours radical. Je pense que la science est plutôt de mon côté. Et c'est d'ailleurs pas pour rien que le monde musulman se refuse aujourd'hui à une analyse historico-critique des textes coraniques, prophétiques. Parce que je pense que la plupart des prétendus savants musulmans et autres charlatans redoutent en réalité cette approche scientifique. Et de ce point de vue-là, il y a aussi un décalage assez spectaculaire entre l'Occident et l'Orient. L'Occident se familiarise avec la méthode historico-critique des textes sacrés depuis au moins le XVIIe siècle, avec Spinoza. Le monde musulman n'a pas commencé le dixième du début de ce travail. Et tout ça est une véritable tragédie.

Florence Bergeaud-Blackler: Pour en revenir à vous, on parle sans arrêt de difficultés de s'exprimer, liberté d'expression. Il y a des conférences qui sont censurées, liberté de conscience, etc. Et vous arrivez, vous, dans les médias et vous dites tranquillement, c'est une superstition et rien ne se... et vous échappez en fait à toutes les critiques. Comment est-ce que vous expliquez ça ? Parce qu'il y en a d'autres qui pensent comme vous, mais ils se taisent, ils ont peur. Qu'est-ce qui vous donne ce courage ?

Fergane Azihari: Je ne sais pas si je suis plus courageux que d'autres. Je ne sais pas si... Je pense que d'une part, quand vous êtes originaire effectivement du monde musulman, votre parole a plus de portée nécessairement que quelqu'un qui émet une critique de l'extérieur. Hélas, moi je ne m'en réjouis pas. Je pense que l'islam n'appartient pas aux musulmans et que c'est un objet que tout le monde peut s'approprier. Après tout, l'islam est une religion qui s'adresse à toute l'humanité. Donc pourquoi toute l'humanité ne pourrait pas répondre à l'islam ? Donc cette idée, effectivement, que pour critiquer l'islam, il faut en être issu, il faut avoir connu, être né dans un milieu musulman, qui est une idée qui a fait énormément de ravages, y compris dans les milieux universitaires.

Florence Bergeaud-Blackler: J'allais y venir, oui.

Fergane Azihari: Je prends encore une fois l'exemple d'Edouard Saïd, qui a eu, je crois, un effet dévastateur dans la discipline, qui a jeté comme ça une espèce de doute, de suspicion sur toutes les études orientales en faisant peser un soupçon d'impérialisme, de néocolonialisme, de racisme sur toute approche critique du monde musulman, et ceci alors que, je le répète, l'Occident s'est construit aussi sur une autocritique permanente de ses propres traditions.

Florence Bergeaud-Blackler: Mais c'est vrai même de l'approche de la science et du savoir dans le wokisme, qui considère qu'il faut être de l'intérieur un insider pour pouvoir parler de son milieu.

Fergane Azihari: Tout à fait.

Florence Bergeaud-Blackler: Ça s'est généralisé, ça c'est évidemment très grave.

Fergane Azihari: Tout à fait, cette tribalisation de l'espace public. Alors seuls les hommes peuvent parler des hommes, seuls les femmes peuvent parler des femmes, seuls les noirs peuvent parler des noirs. Bon, en ce cas, on arrête de vivre ensemble et on remet en place une espèce d'apartheid, chacun de son côté. Donc, je ne suis pas sûr que ce soit un idéal très, très réjouissant.

Florence Bergeaud-Blackler: Pas seulement d'ailleurs en parler, mais le représenter. On le voit chez les acteurs, etc. C'est de l'appropriation culturelle.

Fergane Azihari: Tout à fait. Tout à fait. Donc tout ça, effectivement, ce sont des bêtises. L'islam est un texte qui est accessible par la raison humaine, qui est une raison, effectivement... que nous avons tous. C'est un texte, encore une fois, qui s'adresse à toute l'humanité. Et donc, à ce titre, je ne vois pas au nom de quoi on interdirait effectivement aux non-musulmans de critiquer cette religion, parce que ce serait créer une asymétrie et une inégalité de fait entre les musulmans et les autres. Et encore une fois, c'est partir du principe que les musulmans ne seraient pas capables d'entendre la critique. Donc il y a une forme là aussi de paternalisme, de condescendance, voire de racisme dans ce postulat qui consiste à partir du principe que les musulmans seraient trop bêtes, trop stupides ou trop je-ne-sais-quoi pour entendre une critique rationnelle. Donc ça, effectivement, c'est quelque chose qu'il faut briser.

Florence Bergeaud-Blackler: Après, il n'y a pas que l'infériorisation, il y a aussi la peur. C'est-à-dire qu'on sent aujourd'hui l'impact, bien sûr, du terrorisme, mais du terrorisme intellectuel aussi. C'est-à-dire qu'on le voit avec l'Algérie, ce que les Algériens mobilisent de la situation coloniale, et finalement on s'aperçoit qu'on ne peut pas répondre, qu'on n'est pas en capacité de faire revenir Boualem Sansal par exemple.

Fergane Azihari: Vous avez parfaitement raison, il y a aussi cette peur qui est pour le coup propre à l'islam, parce que c'est une des rares religions pour lesquelles on risque vraiment sa peau, quand on sort déjà d'une part de l'islam, quand on voit le traitement qui est réservé aux apostats, et quand on voit en effet le sort réservé à ceux qui brûlent des Corans, je pense à Salwan Momika en Suède. Mais cette peur, elle est aussi, elle se nourrit d'une lâcheté collective, c'est-à-dire que j'avais beaucoup apprécié le discours de Sophia Aram quand elle disait mais en fait c'est une voix isolée et par définition une voix beaucoup plus fragile, c'est-à-dire que si nous étions tous collectivement à nous lever contre les fanatiques, je pense que les fanatiques seraient beaucoup plus intimidés. Le fait est qu'aujourd'hui, la critique de l'islam est encore le fait de figures qui sont trop isolées, qui ne sont pas suffisamment soutenues par une opinion publique active,

et cela contribue en effet à marginaliser les voix critiques de l'islam, tout en les exposant à des dangers auxquels ils ne seraient peut-être pas exposés si nous étions tous collectivement beaucoup plus courageux.

Florence Bergeaud-Blackler: D'ailleurs, ce n'est pas que la critique de l'islam, ça peut être aussi la critique de l'islamisme, moi je fais la distinction, et aussi le fait de désacraliser les études sur l'islam, puisqu'on en est là aujourd'hui. Il faudrait, et ça c'est le résultat de l'islamisation de la connaissance portée par les Frères musulmans, il faudrait étudier l'islam mais seulement dans son cadre. Ce qui n'est évidemment pas une approche scientifique. Donc c'est un petit peu là où on en est, c'est beaucoup plus grave puisque les universités en particulier sont devenues des éléments toxiques dans les recherches ou dans la connaissance de l'islam et des phénomènes islamistes qui nous frappent aujourd'hui. Pourquoi est-ce que vous n'êtes pas à l'université ? Après tout, vous en avez les connaissances, vous n'avez peut-être pas eu envie de faire une carrière universitaire, je ne sais pas. Est-ce que l'université, qui est quand même le maillon faible, peut se remettre comme elle est ou est-ce qu'il faut la privatiser ? Qu'est-ce que vous pensez de son avenir ?

Fergane Azihari: Alors moi je ne suis pas universitaire, je n'ai pas de diplôme là-dessus, je suis autodidacte et je le revendique. Donc toutes mes recherches se font dans un cadre personnel, je passe pas mal de temps dans les bibliothèques. Mais je lis les universitaires et je lis les travaux et je pense qu'on a quand même en France la chance d'être dans un pays qui a une grande tradition orientaliste et une grande tradition en matière d'islamologie. Alors c'est vrai qu'elle se perd.

Florence Bergeaud-Blackler: Je parlais de l'université aujourd'hui.

Fergane Azihari: Oui bien sûr, qu'elle se perd aujourd'hui. Les critiques venant de toutes les études postcoloniales n'ont pas aidé. Je pense encore une fois à Édouard Saïd qui, je le martèle, a eu un impact assez dévastateur sur la discipline de l'aveu des principaux intéressés. J'avais moi-même interviewé Guillaume Dye qui est l'un des auteurs du Coran des historiens, qui m'avait expliqué à quel point, effectivement, la critique de l'orientalisme a eu un impact complètement ravageur sur le courage, l'honnêteté intellectuelle et l'indépendance, finalement, d'esprit des chercheurs qui travaillent sur la question. Moi, je pense qu'un réarmement de la connaissance est tout à fait possible. Je ne suis pas défaitiste. Et je pense que, là où je suis optimiste, c'est que je pense que finalement l'espèce d'islamolâtrie ambiante dans certains milieux repose beaucoup sur une forme de méconnaissance.

Je ne pense pas que les gens soient mal intentionnés. Alors je suis peut-être naïf, mais l'avantage effectivement de penser qu'ils ne sont pas mal intentionnés, c'est que je pense qu'on peut aussi convaincre les gens qui aujourd'hui sont de bonne foi convaincus que l'islam est la religion des derniers de la Terre, mais qu'ils le

font sur la base de connaissances partielles, de connaissances insuffisantes. C'est-à-dire qu'encore une fois, on a une vision très eurocentrée de l'islam. On pense qu'avant Bonaparte en Égypte, le monde musulman n'avait pas d'histoire, pour reprendre la fameuse phrase de Victor Hugo sur l'Afrique : « L'Afrique n'a pas d'histoire ». Le monde musulman n'a pas d'histoire, n'a pas d'histoire propre et n'a pas d'histoire extérieure à celle de sa confrontation avec l'Occident. Donc je pense qu'on peut sortir de ce préjugé par la connaissance.

Florence Bergeaud-Blackler: Est-ce que vous avez l'impression que c'est dans cette direction qu'on va, quand des conférences sont annulées ?

Fergane Azihari: Non, aujourd'hui non, ce n'est pas dans cette direction que l'on va, mais je pense qu'il faut continuer à faire ce qu'on fait ici, c'est-à-dire produire de la connaissance, la diffuser, alors peut-être faire ça à l'extérieur de l'université si l'université aujourd'hui est verrouillée. Créer des institutions concurrentes, des think tanks, ce que vous avez fait avec le Serif, et essayer aussi de diffuser de la connaissance à l'extérieur du monde académique, quitte à parier sur le fait que le monde académique puisse aussi être réceptif à cette connaissance produite pour réformer l'attitude du monde universitaire. Je pense que c'est tout à fait possible.

Florence Bergeaud-Blackler: Je pense que la concurrence peut aider.

Fergane Azihari: La concurrence peut tout à fait aider, et je pense qu'elle peut tout à fait aboutir à changer aussi l'avis de ceux qui, aujourd'hui, ont une opinion fautive sur les questions musulmanes. Moi j'ai foi... C'est une foi, c'est une nouvelle religion. J'ai vraiment cette confiance dans le pouvoir de la connaissance, de l'éducation, de la pédagogie. Si on part du principe que nos adversaires, nos opposants politiques sont mal intentionnés, qu'ils sont complètement insusceptibles de changer d'avis, dans ce cas-là, on rentre chez soi et on ne fait plus rien. Le but du jeu, ce n'est pas seulement d'être entre nous, mais c'est aussi d'aller chercher les gens qui ne sont pas convaincus, d'essayer de provoquer du débat contradictoire quand c'est possible, quand ce n'est pas possible, de produire du contenu à l'extérieur et d'essayer d'évangéliser les gens et les leaders d'opinion et de leur faire comprendre le bien-fondé, en effet, des travaux et de la critique de l'islam.

Florence Bergeaud-Blackler: Alors maintenant, si on sort du milieu universitaire, il y a le milieu médiatique, il y a aussi la vie des gens. Moi, quand j'ai sorti mon livre sur le frérisme, j'étais étonnée de voir à quel point les gens étaient beaucoup plus lucides que ceux qui les représentent, que les élus. Mais qu'est-ce qu'il faut leur répondre à eux quand ils disent mais nous on ressent cette influence, cette infiltration, ce contrôle de ces populations musulmanes ? Est-ce que... alors évidemment il y a la question de l'immigration, il faut fermer les frontières etc.

mais même si on les fermait ça ne changerait pas grand-chose. Donc qu'est-ce que vous pourriez leur dire ?

Fergane Azihari: Je pense qu'il n'y a pas de solution magique sur le court terme, c'est un combat culturel qui va durer plusieurs décennies, qu'il y a en effet des réponses politiques, sur le plan migratoire c'est évident, mais qu'il y a aussi un combat culturel, intellectuel, un combat auquel tout le monde peut et doit participer. Se battre pour changer la manière dont on enseigne, par exemple, le fait religieux à l'école. Moi, j'y crois beaucoup aussi, quand je regarde...

Florence Bergeaud-Blackler: Par exemple, qu'est-ce que vous...

Fergane Azihari: Par exemple, quand je regarde... L'islam est étudié en cinquième au collège, si ma mémoire est bonne. Et quand on regarde comment la religion musulmane est enseignée, je crois que c'est Guillaume Dye, l'orientaliste, qui disait que c'était une honte et qu'on se contentait de recracher la propagande musulmane sur la naissance de l'islam et la manière dont l'islam, effectivement, s'est diffusé. Donc on peut déjà commencer par introduire un peu plus de sciences et de méthodes historico-critiques dans la manière d'appréhender effectivement le fait islamique, dès l'école.

Florence Bergeaud-Blackler: Donc il faut introduire un enseignement historico-critique dans l'enseignement à l'école.

Fergane Azihari: Tout à fait. Moi je pense que c'est nécessaire. Je pense que les institutions culturelles aussi ont leur rôle à jouer. Les chaînes publiques, les radios publiques. Pourquoi ne pas diffuser régulièrement des documentaires sur la manière par exemple dont l'islam est né, la manière dont le Coran a été canonisé. Enfin, toute une histoire finalement que tout le monde ignore.

Florence Bergeaud-Blackler: Vous craignez pas que justement ça donne l'opportunité à des gens qui ont... disons, une façon d'instrumentaliser l'islam différente, ça leur donne l'opportunité de répondre, puisque vous savez très bien que si on fait rentrer A dans la pièce, il va falloir faire rentrer B. C'est-à-dire ?

Fergane Azihari: Précisément.

Florence Bergeaud-Blackler: C'est-à-dire que si vous parlez de l'islam d'une façon particulière, d'autres vont dire « oui, mais moi je ne vois pas la chose comme ça », et vont vouloir, effectivement, avoir leur voix dans les livres scolaires ou dans les médias.

Fergane Azihari: Aujourd'hui, ils ont déjà pignon sur rue dans les médias, donc je ne pense pas que ça va changer grand-chose sur ce plan-là. Au contraire, il y a seulement...

Florence Bergeaud-Blackler: Ils sont déjà les plus forts, vous voyez, puisqu'ils se sont imposés, puisqu'ils sont aujourd'hui hégémoniques.

Fergane Azihari: Ils sont précisément forts parce que nous ne répondons pas, nous ne ripostons pas sur le terrain de la science et de la connaissance. Effectivement, si vous laissez le champ libre aux fanatiques et aux islamistes pour vous expliquer ce qu'est l'islam, oui, vous aboutissez à une islamisation de la connaissance, de la société et même à l'intériorisation chez les non-musulmans de préceptes islamiques. Il y avait, je crois que c'est Bernard Rougier qui avait fait une étude, effectivement, sur le marché éditorial musulman et qui montrait que l'écrasante majorité aujourd'hui...

Florence Bergeaud-Blackler: Salafistes.

Fergane Azihari: ...des livres, des librairies, le marché éditorial était complètement salafisé. Bon, là aussi, il y a peut-être quelque chose à faire. On a déjà donné le pouvoir à ces gens-là dans le domaine de la culture et de la connaissance.

Florence Bergeaud-Blackler: Donc il faut interdire des livres ?

Fergane Azihari: Non, peut-être pas les interdire, mais en tout cas riposter au niveau de l'offre et proposer une offre culturelle, politique, qui soit conforme et l'imposer.

Florence Bergeaud-Blackler: Donc il faut aller sur le terrain de l'islam ?

Fergane Azihari: Il faut aller sur le terrain de la connaissance. Pas forcément sur le terrain de l'islam. Enfin, en parler de toute façon.

Florence Bergeaud-Blackler: Oui, en parler, ça c'est certain.

Fergane Azihari: Et contrer, mettre en pièce le récit islamique. Le mettre en pièce sur le plan historique, le mettre en pièce sur le plan scientifique, le mettre en pièce sur le plan philosophique, c'est-à-dire vraiment avoir... C'est un combat, ce n'est pas du tout... Et moi je pense effectivement qu'il faut de ce point de vue-là s'émanciper d'une forme de pseudo-neutralité. La laïcité, c'est la neutralité de l'État, mais ce n'est pas la neutralité de la société civile, et que la société civile, elle, n'a pas à rester neutre face à la diffusion d'une croyance ou d'une religion que l'on juge, à juste titre, rétrograde.

Florence Bergeaud-Blackler: Donc vous êtes optimiste.

Fergane Azihari: Donc je suis optimiste, tout à fait.

Florence Bergeaud-Blackler: Très bien, merci beaucoup, Fergane Azihari.

Fergane Azihari: Merci à vous, Florence.

